

Pauvres petits !

Autor(en): **Chappuis, Hermann**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191525>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

voituriers à se ranger du côté *droit* de la route; pourquoi nous, qui trottons bravement à *pied*, n'obligerions-nous pas messieurs nos souliers à en faire autant? Le côté droit d'un trottoir n'est pas très difficile à trouver, et si la rue a le bonheur d'en posséder deux, — deux vrais, — celui de droite est tout aussi bon à suivre que celui de gauche.

Ici une parenthèse: laissons aux dames et aux petits enfants le haut du pavé, qu'il soit à droite ou à gauche, si nous voulons être polis, ce qui n'est pas obligatoire par le temps qui court.

De cette façon, Charybde sera tourné. Mais, hélas! nous n'aurons pas pour cela évité Scylla!

Si vous m'en croyez, mesdames, ne voyagez qu'en compartiment de fumeur, et voici pourquoi, — je vous le dis en confidence: les fumeurs les plus intraitables sont ceux qui se glissent dans les compartiments de non-fumeurs. Là, armés de l'invincible droit que leur donnent leur pipe, leur force et l'absence du contrôleur, ils vous enfumeront toute vivantes. Et si, par hasard, quelque employé du train fait une observation, ils répondront avec désinvolture que *leur pipe était allumée, mais qu'ils ne fumaient pas!*

Le nuage bleu qui flotte dans l'atmosphère lourde du wagon, le parfum plus ou moins délicat qui le remplit, ne sont pas des preuves du contraire, attendu que de l'autre côté de la porte et des fenêtres, pourtant hermétiquement closes, il y a des cigares et une locomotive, causes de tout le mal! comme l'âne dans les animaux malades de la peste.

Et n'essayez pas de formuler une timide objection, le fumeur, — j'entends celui qui fume dans les compartiments défendus, — n'a d'ordre à recevoir de personne, de personne, vous entendez!.. Et gare à vos oreilles si vous n'avez pas retenu votre langue!

Cependant, il reste quelque chose à faire. Quand vous serez de retour à la maison, si Monsieur votre mari, — qui fume sans doute aussi, — se plaint que votre chapeau et votre manteau sentent le tabac, dites-lui ceci:

— Mon ami, je t'en prie, écris à la compagnie des chemins de fer d'ajouter à la défense de fumer une petite amende, s'il te plaît!

En toute justice, la moitié du produit des amendes pourrait être destinée aux contrôleurs. Et voilà comment Scylla serait évité!

X. Y. Z.

Pauvres petits!

Il faisait froid! La bise s'engouffrait dans les rues, soufflant àprement au visage des gens qui fuyaient, les mains dans le manchon ou dans les poches. Seuls devant la

vitrine d'une marchande de fleurs, deux bambins se tenaient arrêtés. Le plus grand pouvait avoir sept ans, le petit trois. Le nez tout rouge, frissonnant sous des habits percés, ils se donnaient la main.

— Allons vers la maman, disait l'aîné. Y fait froid! Viens!

Mais le cadet n'obéissait pas et résistait à la traction fraternelle, tout en baragouinant des mots impossibles.

— Viens, Charlot, reprenait le plus grand, la maman nous donnera une beurrée et des confitures. On ira voir aussi le magasin où y a plein de beaux jouets. Tu sais le cheval qui se balance avec une plume rouge, et le char qu'on peut y atteler!

Malgré toutes ces promesses, l'enfant ne bougeait pas.

— Et le magasin de bonbons, au coin de la rue! Y en a tout plein aussi! On nous en donnera. You! You! des gâteaux et des affaires où y a de la crème dessus. Et les cosaques qui font comme les pistolets quand on les tire. Viens! La dame nous en donnera pour sûr!

Le minuscule bonhomme regimbait.

— Veux pas! Maman! Petite sœur! Et il pleurait, en montrant, de sa menotte gelée, un objet dans la vitrine. Son compagnon reprit:

— Viens! la maman grondera. Y fait froid! qu'on s'y sent déjà plus le bout des doigts!

Et de fait la bise semblait redoubler de rage et enveloppait les deux pauvres transis.

— Viens, Charlot. Je t'y donnerai des affaires! Tu sais le beau portrait où y a un soldat tout rouge et puis les deux bobines que j'y ai arrangé des canons!

Mais l'entêté répondait invariablement: « Veux pas! La fleur! Maman! Nono! »

— Et, — continuait l'infortuné garçon d'une voix toujours plus persuasive, — une trompette qu'un monsieur m'a donné, avec un cordon rouge qu'on y met autour du cou. C'est toi que tu la porteras comme un militaire!

Le petit semblait hésiter. — Et puis un sabre avec son ceinturon, reprit le tentateur. Un sabre en fer qu'on peut y sortir de son fourreau! C'est toi que tu y porteras aussi. On fera au soldat. Tout le monde y regardera Charlot. Qu'on y dira, c'est un beau soldat! Un soldat pour de vrai! Qu'il a une trompette, un sabre!

L'enfant dit: « Non... la fleur! »

— Un fusil! un fusil qui tire pour de bon! Tout ça pour Charlot! Viens!

— Non, pas venir! La fleur!

Alors, tout à fait désespéré, l'aîné essaya d'entraîner le mioche, mais celui-ci poussa des cris si perçants qu'il dut y renoncer et que ne sachant plus que faire il fondit en larmes.

Depuis quelques instants déjà, j'écoutais la conversation de ces petits malheureux. J'intervins.

— Pourquoi pleures-tu, mon garçon?

Et d'une voix coupée par les sanglots:

— Charlot veut pas y venir à la maison et j'ai froid.

— Pourquoi ne veux-tu pas, mon chéri, aller avec ton frère? Tu attraperas des gros bobos en restant là.

— Maman! La fleur! Nono!

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Y veut prendre la fleur pour mettre coucher la petite sœur qu'on a trouvée hier au jardin.

Je regardai dans la vitrine au milieu des bouquets et des vases de toute espèce. Une orchidée exotique balançait sa grande fleur horizontale, semblable à un sabot. Charlot voulait en faire un berceau pour sa sœur.

Petits! Petits! soyez bénis, vous dont l'innocence nous réconcilie avec ce monde intrigant, rusé et faux! Vous qui nous faites oublier l'égoïsme des hommes et mettez dans le brouillard de nos cœurs un rayon de soleil!

HERMANN CHAPPUIS.

La marmite aux arlequins.

On nous raconte une amusante anecdote au sujet d'un de nos jeunes compatriotes fraîchement débarqué à Paris.

Parmi les industries de tout genre de la grande capitale, il en est des plus étranges, témoin le commerce des viandes cuites, restes des tables des grandes maisons, et vulgairement appelées *arlequins*. Chaque matin, les marchands d'*arlequins*, traînant une petite voiture fermée, s'en vont faire leur tournée dans les cuisines des maisons avec lesquelles ils ont un contrat, pour recueillir les dessertes de table des ministères, des ambassades, des restaurants, des hôtels, etc. Et tous les restes des repas de la veille sont jetés pêle-mêle dans la voiture et ainsi amenés au sous-sol des Halles.

Là, chaque marchand fait le triage de cette macédoine de légumes, de viandes, de poissons, où sont mélangés des fragments de vol-au-vent, des ris de veau, des couennes de lard, des carcasses de volailles, des intérieurs de homards, des sections de charlotte russe, etc. Dans ce travail d'épuration, le tout *paré*, arrangé sur des assiettes, et mis en étalage pour la vente, s'enlève très rapidement; il est rare qu'un marchand de *cuites*, — c'est le nom qu'on leur donne, — n'ait fini sa journée vers midi ou une heure.

Pour trois sous, le consommateur peut venir chercher son repas; et il ne faut pas croire qu'il n'y ait que des indigents qui viennent s'alimenter à cette cuisine. Bien des gens aisés, mais économes à l'excès, font là secrètement leurs provisions. — Les petites rentières y viennent aussi chercher pour leur *toutou* ou leur *minet* favori une pâtée aussi succulente que peu coûteuse.

L'industrie des marchands de *cuites* en a créé une autre, celle de la marmite aux *arlequins*, qu'on rencontre aussi dans le quartier des Halles. La marmite aux arlequins est un grand chaudron installé sur un réchaud, où flottent et mijotent, dans un bouillon douteux, une certaine quantité de débris de viandes recueillis comme ceux dont nous venons de parler.